

L'itinéraire

Guisset J.

Tourisme et monde rural

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 3

1970
pages 55-60

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010701>

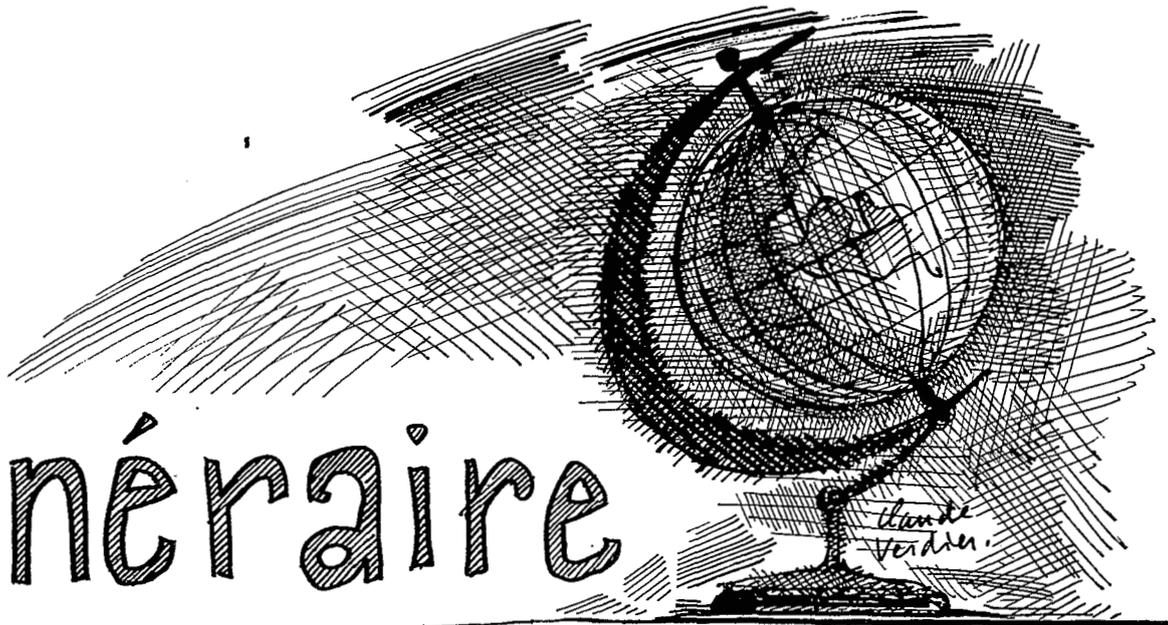
To cite this article / Pour citer cet article

Guisset J. *L'itinéraire*. *Tourisme et monde rural*. Paris : CIHEAM, 1970. p. 55-60 (Options Méditerranéennes; n. 3)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

L'itinéraire



par Jean GUISET

Lorsque le Prince Alphonse eut vingt ans, son père décida de le faire voyager. Les médiocres résultats scolaires de son fils l'inclinaient à ne pas lui faire poursuivre des études pour lesquelles il ne semblait point fait. Le Roi s'en consolait aisément : n'avait-il pas lui-même, tout illettré qu'il était, dirigé le pays depuis plus de trente ans à la satisfaction de son peuple et amassé assez de bien pour ne pas avoir à trop se préoccuper de l'avenir en cas de revers de fortune ? Il suffisait que le Prince lui succédât.

La science exerçait toutefois sur le Roi un attrait certain. Il était prêt à ne rien négliger pour que l'éducation de son fils fût exemplaire. Il considérait au reste la culture comme un placement, depuis qu'un roi voisin avait, lors d'un arbitrage, gagné l'attribution d'une parcelle de territoire qu'il lui disputait en invoquant l'application d'un adage latin. Le Roi souhaitait donc qu'Alphonse acquière ce vernis permettant de citer à propos l'opinion de quelques auteurs sans trop se tromper de siècle. Peu importait qu'il s'agisse d'une culture qui passerait pour superficielle aux yeux des doctes. Les rois auraient toujours des conseillers sachant les choses avec précision. Alphonse ne montrant qu'un intérêt modéré pour les livres, le Roi décida de mettre en pratique un proverbe qui affirmait que les voyages formaient la jeunesse. On ferait donc voir du pays au Prince. Ainsi perdrait-il peut-être cet air triste et ce teint pâle qu'on lui voyait habituellement.

Il était nécessaire, cependant, d'organiser méthodiquement le déplacement princier. Les officiers du Palais aideraient à dresser le plan de campagne, et résoudre tous les problèmes matériels qui pèsent ordinairement sur le voyageur. Encore fallait-il établir un itinéraire qui permît à Alphonse de tirer le plus de profit de son voyage autour du monde. Sur les conseils de son Grand Chancelier, le Roi décida de réunir l'Académie des Savants du Royaume.

Le Premier Pédagogue qualifia de très opportune l'idée du Roi de faire voyager son fils. Il était certain que le Prince avait une inclination marquée pour les voyages : tout enfant, il préférerait déjà se divertir avec un train électrique ou un bateau à voile, voire construire lui-même des avions en papier avec des feuillets arrachés à ses cahiers de classe plutôt que de jouer au ballon ou à la toupie comme les autres princes ses frères. Ces faits indiquaient sans contestation possible, une grande facilité d'adaptation à des milieux divers, une inclination à la recherche de l'Ailleurs accompagnée d'un goût pour la quête du passé lointain, sans que soient absentes pour autant de l'esprit du Prince les dispositions indispensables à une imagination prospective.

Le Premier Médecin se déclara d'accord dans l'ensemble avec les conclusions de son confrère (il prononçait « confrère » avec un petit air condescendant qu'il voulait plein d'ironie). Il convenait, toutefois, de remonter à l'origine des choses : l'amour des voyages chez le Prince était vraisemblablement dû à l'influence de sa nourrice. Celle-ci, en effet, lui contait des histoires, comme certaines bonnes femmes du Royaume ont coutume de le faire, afin qu'il dorme plus vite, histoires dans lesquelles il était souvent question de pays lointains, de voyages sur un tapis magique ou de descente au fond des mers. Il en résultait avant tout, sans discussion possible — et en disant cela, il regardait fixement le Premier Pédagogue — un amour inconscient du Prince pour les tapis qu'il ne faudrait à aucun prix contrarier, surtout s'il annonçait son désir d'en faire collection, et ensuite, mais ensuite seulement, un certain penchant pour les voyages. Ces voyages devraient se faire de préférence par avion, bien que le bateau ou le chemin de fer ne soient pas pour autant décommandés, le Prince ayant très probablement identifié l'avion au tapis magique. Le faire voyager dès ses vingt ans était sans nul doute une décision positive qui aboutirait à la satisfaction harmonieuse de certains désirs contradictoires et inconscients du sujet-Prince.

Quant au Précepteur Princier, entrevoyant enfin la possibilité d'apprendre à son élève ce qu'il n'était pas parvenu à lui enseigner par les livres, il assura au Roi qu'un tour du monde bien compris qui mènerait le Prince et lui-même, nouveau Mentor d'un nouveau Télémaque, dans les pays où jadis avait soufflé l'esprit, permettrait de donner au futur Roi une solide culture, de lui faire pénétrer le rôle des différentes civilisations et découvrir le pourquoi de la continuité de l'Histoire. Il termina sa harangue en citant plusieurs bons auteurs qui conseillaient l'usage des voyages et rappela qu'une longue tradition existait de faire visiter les pays lointains aux princes afin qu'ils acquièrent la sagesse nécessaire à l'exercice du pouvoir. La beauté de la nature et la découverte des mœurs étrangères ne pouvaient avoir sur de jeunes âmes qu'un effet salutaire.

Son Académie écoutée, et convaincu par ces avis unanimement favorables, le Roi envoya donc son fils escorté de son Précepteur Princier courir le monde pendant trois ans.

*
**

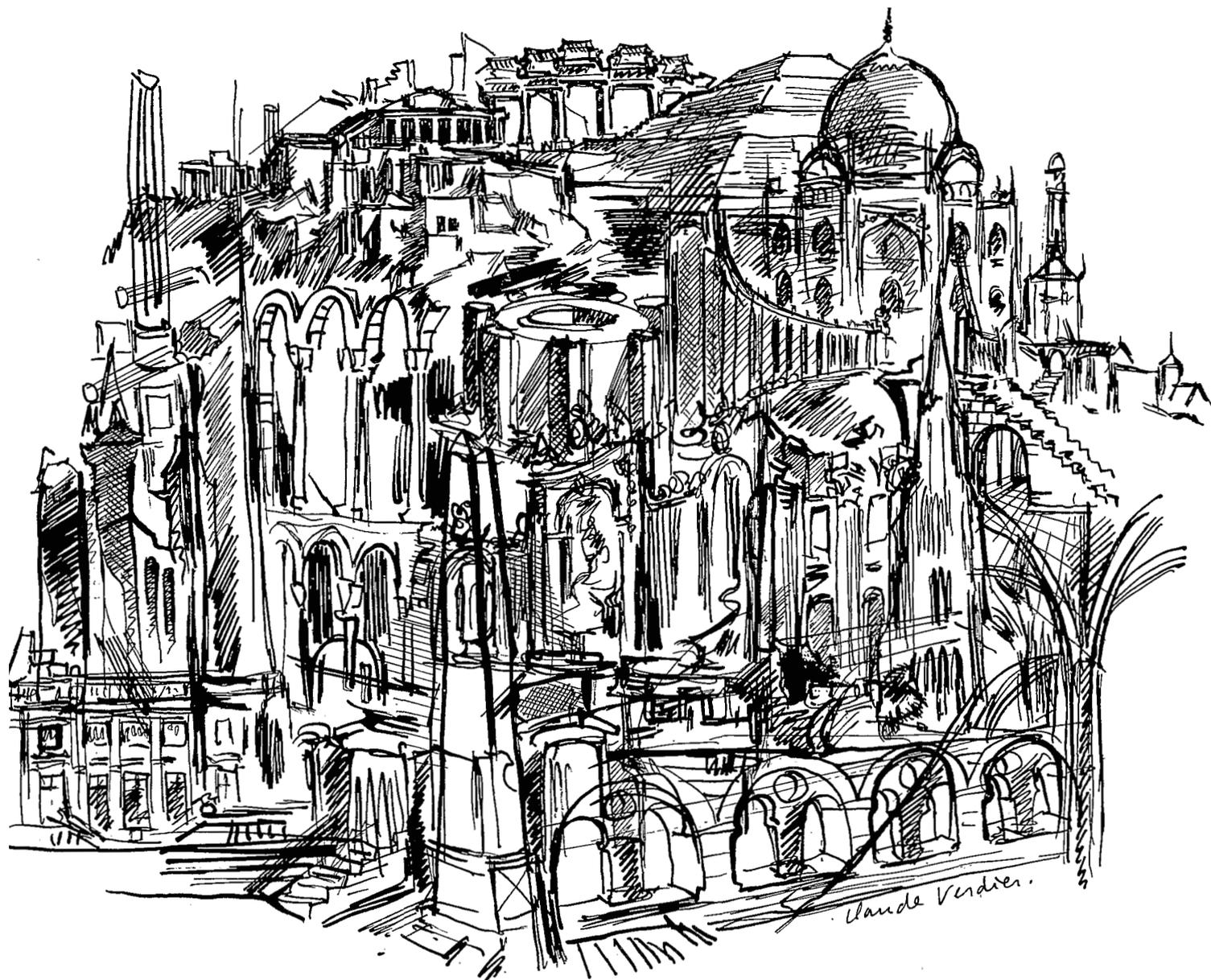
Ils virent tout ce que des esprits curieux, nourris des classiques distillés par les humanistes du monde entier rêvent de voir. Ils se baignèrent dans les Thermes de Cara-

calla, prièrent sur l'Acropole, s'initièrent aux mystères à Karnak, siégèrent dans la salle du Trône à Persépolis, plongèrent spontanément dans le Gange, grimpèrent les escaliers de tous les temples d'Angkor, jouèrent à la pelote à l'ombre d'une pyramide maya et mesurèrent la longueur exacte de la muraille de Chine. Le Précepteur, après quelque docte entretien avec le Prince, demandait à son élève de lire et de commenter les textes qui, au travers des siècles, avaient chanté le lieu visité en plusieurs langues. Les grands événements dont il avait été le théâtre étaient alors rappelés, classés, datés, critiqués, reconstruits, interprétés, en tenant compte des dernières acquisitions de la Science. Alphonse se piqua très vite à ce jeu, et de même qu'il pouvait réciter sans hésitation, à l'endroit ou à l'envers, la liste des Pharaons, des Césars ou des despotes de son pays avec les dates de leurs règnes, de même pouvait-il exposer avec compétence les raisons véritables de la querelle des Images, les causes démographiques des invasions barbares, les subtilités du petit Véhicule et leur influence sur la manière de servir le thé, ou les motifs particuliers qui poussent certaines communautés musulmanes à ne se doter que de muezzins aveugles. Tout fait rapporté par la presse qu'il parcourait distraitement, lui rappelait aussitôt un événement semblable vieux de plusieurs siècles, qui lui paraissait infiniment plus vivant. Il ne laissait de côté lors de ses excursions aucun tas de cailloux signalé par quelque chercheur comme ayant pu être un temple, et sa foi nouvelle lui faisait discerner dans le moindre tumulus le tombeau ignoré de quelque héros ou l'autel d'une divinité dont le culte avait été passagèrement célébré en ce lieu. Bref, sans trop s'en apercevoir, Alphonse était devenu un homme cultivé. Il perdit à la fois de son poids et de sa timidité.

A son retour, son père charmé de noter chez son fils tant de transformations, lui demanda ce qu'il avait retenu du voyage qu'il venait de faire.

« Le monde est un ensemble de temples écroulés, de fresques rongées, de statues mutilées, de vases ébréchés, de poteries fêlées et de palais ruinés, qui témoignent à la fois de l'orgueil humain et de la puissance de la mort. L'Histoire est faite par les prêtres, les militaires et les scribes, quelquefois aussi par les rois. Tout homme cherche à laisser un témoignage de ce qu'il a fait, pensé ou détruit en construisant une ville, un temple, un palais, ou simplement en gravant son nom sur une stèle. Le temps passe, les monuments, après avoir conservé un instant la mémoire de leur fondateur meurent à leur tour, et le plus glorieux des humains, dont le nom n'était prononcé que dans la crainte et le tremblement, ne survit dans l'Histoire que grâce à





une colonne renversée ou à un pan de mur éboulé. Les morts sont trop nombreux, et l'espoir du plus grand des hommes est de ne pas mourir tout à fait en demandant à quelques blocs de pierre de rappeler aux vivants distraits ou indifférents qu'il a existé. Oui, le monde n'est au fond que cela : un monument aux Morts où l'on déchiffre avec peine des noms à demi effacés. Mieux valait me laisser dans mon ignorance première. Je croyais alors que les palais, les temples, les chevaux ailés et les oiseaux bleus existaient vraiment. »

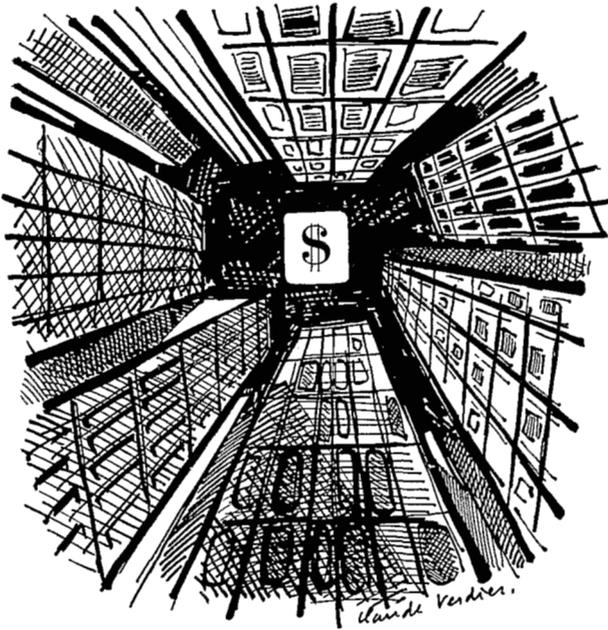
Passé le moment d'affliction que lui causaient les propos de ce fils ingrat, incapable de comprendre la chance qu'il avait d'avoir un tel père, et après lui avoir reproché vivement le mauvais emploi de son temps, le Roi fit jeter le Précepteur Princier en prison et réunit son Conseil pour qu'il donne son avis sur ce qu'il convenait de faire.

« Il n'est pas étonnant que le Prince n'ait pu voir le monde actuel qu'au travers des lunettes déformantes de son maître, dit le Grand Chancelier. Comment un homme jeune pourrait-il ne pas être déprimé par le rappel incessant de faits du passé qui prouvent que tout est inutile, alors que la vie impose l'action et que c'est en œuvrant que l'on transforme les hommes et les choses ? Il fallait non pas embarrasser le Prince de science inutile, mais lui révéler

l'importance des problèmes politiques, économiques et sociaux, sans la connaissance desquels un homme ne saurait être véritablement de son époque. Nul doute qu'il y découvrirait des raisons de vivre et de s'employer à l'amélioration du sort de ses futurs sujets. »

**

Alphonse était obéissant de nature. Il écouta donc avec la plus grande soumission son père lui ordonner de refaire le voyage qu'il venait de terminer dans un tout autre esprit, pour être pleinement un homme de son temps. Il repartit dès le lendemain, après avoir pris le soin de remplacer dans ses bagages, les livres d'histoire par des annuaires statistiques. Il refit avec honnêteté le même périple, mais n'y consacra qu'une année, tenant ainsi compte de l'accélération de l'Histoire qui se faisait déjà sentir. Toute entreprise dont le chiffre d'affaire était supérieur à un million de dollars reçut sa visite. Il s'informa avec application de l'organisation du travail chez les mouches à miel, des différents procédés de fabrication des bracelets en caoutchouc, des difficultés de la distribution automatique des petits pains au chocolat et de mille autres choses utiles à la connaissance du monde moderne. Il se gardait de négliger les



indications qu'il recueillait dans les différents dîners auxquels il participait sur la législation fiscale du gouvernement local ou sur sa politique de loisir pour le peuple et évaluait l'influence de la publicité sur la pratique religieuse et sur les mœurs politiques. Tous ces renseignements étaient par ses soins reportés sur des fiches, placées dans des dossiers, eux-mêmes rangés dans des cartons vers classés par ordre alphabétique. La même aptitude qu'il avait montrée à retenir les noms des rois et les principales dates historiques lui servait maintenant à savoir par cœur les raisons sociales de vingt-cinq mille trois cent vingt-deux principales entreprises du monde, leurs bénéfices au cours du dernier exercice écoulé, la politique matrimoniale qu'elles pratiquaient et les naissances de nouvelles sociétés qui en résultaient. Il connaissait à merveille les chiffres les plus utiles pour juger de l'évolution économique et financière d'un pays, et le cours du change des principales monnaies. Comme il n'hésitait pas à faire à la fin d'une semaine de travail, les six mille kilomètres nécessaires pour aller visiter une usine de conception nouvelle ou assister à l'inauguration d'un barrage, il était parfaitement au fait des derniers développements de la technique. Bien qu'il n'eût aucune compétence dans un domaine particulier, il savait à moitié un certain nombre de choses. Il en parlait avec une grande urbanité à d'autres hommes d'affaires qu'il rencontrait dans des bars ou dans des restaurants, ce qui le fit bientôt considérer comme un spécialiste des problèmes économiques internationaux. Une banque, mondialement connue, qui se flattait de recruter son personnel parmi d'anciens chefs d'Etat ou tout au moins d'anciens ministres, lui confia même une mission d'études. Cette expérience lui donna de l'assurance, et c'est avec fierté qu'il se présenta à son père.

« Mes voyages m'ont beaucoup appris, lui-dit-il. Je commettais une erreur de jeunesse en pensant que les hommes n'agissent que par goût de la gloire. La seule chose qui les préoccupe est l'accroissement de leur fortune. Le pouvoir n'appartient plus aux rois mais aux directeurs d'usine qui s'efforcent de faire coïncider l'intérêt général avec leurs intérêts particuliers. Les conflits naissent d'un manque d'accord entre deux entreprises de force égale, et, comme il est plus économique de se détruire par personne interposée, elles se font la guerre par le truchement de l'armée de leurs pays respectifs jusqu'au moment où elles peuvent conclure une alliance. L'or est la clé du progrès des peuples et partant, de leur bonheur. Mais hélas, sa possession est une

torture permanente, car il faut lutter davantage pour le conserver que pour l'acquérir. La fable du Savetier et du Financier s'applique même aux gouvernants, et comme j'en connais la conclusion, je préfère éviter de perdre le sommeil que j'ai grâce à Dieu, bon. Aussi, avec votre permission, voudrais-je tenter de voir le monde tel qu'il est, sans chercher les souvenirs du passé ou les secrets de l'avenir, mais simplement en me laissant guider par le hasard et par ma fantaisie. En voyageant pour mon seul plaisir, je verrai les choses sans prévention. »

Le Roi était trop bon père pour s'opposer au premier désir clairement exprimé de son fils. Il lui donna donc sa bénédiction, quelques conseils utiles pour éviter les mauvaises rencontres habituelles dans ce genre d'expéditions et le fit vacciner contre une demi-douzaine de maladies exotiques puisque ses pas risquaient de le porter loin des sentiers ordinairement battus par les archéologues et les hommes d'affaires.

*
**

Alphonse se dit : « Je vais enfin pouvoir voyager avec pour guide mon seul intérêt. Je n'ai jamais connu une telle joie depuis que je suis né. Je resterai là où il me plaira, ne visiterai que ce que je désire voir et ne ferai ni compte-rendu ni procès-verbal ».

Le Prince savourait à l'avance cette liberté extrême et il lui paraissait impossible de s'en lasser. Il quitta donc le royaume et prit la route habituellement suivie par les voyageurs ordinaires. Au bout de quelques semaines, il dut convenir qu'il ne se divertissait pas du tout.

Il connut tout d'abord les inconvénients de voyager seul. Arrivé tard dans un hôtel où il avait dormi deux ans auparavant, on lui demanda s'il faisait partie d'un groupe. Lorsqu'il eut entendu la réponse négative du Prince, l'hôtelier lui dit qu'il ne saurait l'héberger. Il avait bien quelques chambres vides, mais il lui convenait de les conserver toutes afin d'être toujours à même d'accueillir une centaine de touristes voyageant ensemble. Sans cela, un rival les hébergerait sûrement, et il n'était pas homme à faire une telle erreur de stratégie commerciale. Il pouvait tout au plus lui permettre de coucher dans une lingerie, mais pour une seule nuit, cette pièce devant être transformée dès le lendemain matin en salle de réunions pour un groupe d'hommes d'affaires qui visitaient le continent en quatre jours. « Chez moi, pensa Alphonse, il n'y a guère que les poissons et les moutons qui se déplacent ainsi et un ermite a préséance sur le Roi lui-même. Il est vrai que les choses doivent toujours changer et que nul ne devrait s'en plaindre puisque c'est pour le bien de l'Humanité tout entière ».

Il eut une autre déconvenue lorsqu'il nota qu'il ne pouvait voir les villes et les monuments qu'il visitait à nouveau qu'à travers ses propres souvenirs. La statue étudiée lors de ses précédents voyages, le bourg qu'il avait traversé, lui rappelaient des détails presque toujours futiles. Il se rendit compte que ce n'était plus le but avoué de sa visite qui l'occupait mais la recherche du personnage qu'il avait été trois ou quatre années auparavant. Il se souvenait avec une étonnante précision de ses états d'âme, des parfums et des sons qui les accompagnaient. La vision, même fugitive, de ce qu'il avait contemplé quelques années plus tôt suffisait à faire revenir dans le présent un moment de sa vie qu'il croyait oublié. Ce jeu l'amusa tout d'abord. Il se plaisait à imaginer l'écho qu'éveillerait en lui sa nouvelle rencontre avec une cité qui l'avait laissé indifférent. Il découvrait en la traversant que la ville réelle se modelait d'après son souvenir. Il ne remarquait pas, ou à peine, le Palais Royal ou l'obélisque dressé sur la Grand-Place, qui lui paraissaient être là comme autant d'amers permettant à un étranger d'identifier le lieu. Toute son attention était captivée par la recherche de la tache de soleil sur un mur, le murmure de la fontaine ou le parfum d'un arbuste sauvage qu'il avait

en mémoire, et il ne reconnaissait sa ville que quand il les avait retrouvés. S'il n'y parvenait pas, la cité réelle lui paraissait étrangère et toujours ignorée.

« C'est ainsi que débute la folie du héros dans tous les romans. Et pourtant, qui me dit que la ville faite de cet amas de maisons et de ces gens affairés est plus réelle que l'image purifiée que j'en ai. Ne garde-t-on pas le souvenir des seuls beaux actes des grands hommes en oubliant tout ce qu'ils ont pu faire de bas ? »

A se questionner ainsi sur son propre passé et à recréer continuellement le temps perdu, Alphonse fut bientôt amené à faire une troisième découverte. Alors qu'il visitait un temple, il se dit : « Je vais à coup sûr trouver dans la deuxième cour intérieure, dans laquelle mon précepteur me citait Juvénal il y a quatre ans, un vieil homme offrant aux passants des colifichets en bois sculpté ». Le vieillard l'y attendait en effet. Alphonse lui acheta quelques menus objets et se persuada qu'il pouvait savoir à l'avance ce qu'il allait trouver dans les lieux où il se rendait.

Il voyagea alors dans des pays qui se flattaient d'avoir la civilisation la plus avancée. « Je verrai dans les trois prochaines villes que je vois traverser, pensa le Prince, une place avec un édifice de quinze étages, éclairé par de grandes baies vitrées et desservi par des ascenseurs rapides. Il y aura au rez-de-chaussée un café et un restaurant sur le toit ». Et en effet, il trouvait dans les trois villes les édifices, les baies vitrées, les ascenseurs rapides, les cafés et les restaurants. Lorsqu'il eût parié avec lui-même sur les stades, les lycées, les grandes routes, les hôpitaux et les cimetières, et qu'il eût prévu avec succès grâce à son étrange pouvoir de divination leur forme, leur couleur et leur agencement, il en conclut que le monde était partout le même et que seuls les noms changeaient selon les pays. Il retourna donc chez lui et tint au Roi ce langage :

« Sire, j'ai parcouru à nouveau et pour la troisième fois le monde grâce à votre bonté. J'avais d'abord pensé que les hommes l'avaient orné pour leur gloire, puis qu'ils l'avaient mis en coupe réglée. Seuls les préjugés propres à la jeunesse m'avaient amené à penser ainsi. Je dois avouer que je ne sais pas, aujourd'hui si le monde existe vraiment, encore qu'on puisse le parcourir en tout sens, ou s'il n'est qu'illusion. Ce dont je suis sûr, c'est de préférer le monde tel que je l'imagine, qui est beau, ordonné et varié, au monde tel que je l'ai visité, qui est laid, anarchique et partout semblable à lui-même. La sagesse de nos ancêtres, qui les poussait à n'aller au loin qu'au moyen d'un tapis magique était donc plus grande que je ne le croyais. Ils avaient compris qu'en sortant de chez soi on ne faisait que se chercher ou que se fuir. Aller chez les peuples voisins n'est qu'un moyen de se rappeler comment on aurait dû vivre ou d'imaginer comment on pourrait le faire s'il en était encore temps. »

**

Après ce discours, le Prince se retira chez lui et médita pendant plusieurs mois sur les mesures qu'il lui conviendrait de prendre pour concilier son goût des voyages et sa philosophie. Un jour, il se fit apporter tous les ouvrages qui avaient été publiés pour guider les voyageurs dans la découverte d'un pays étranger. Il en feuilleta un au hasard et trouva que les précisions qu'il donnait sur une région par où il était passé étaient heureusement ses souvenirs en leur prêtant la pesanteur du réel ; elles restaient cependant assez neutres pour éviter de lui imposer des images trop précises. Il prit ainsi l'habitude de voyager en songe, soit qu'il retournât dans des endroits qu'il avait connus, soit qu'il en découvrit de nouveaux. Il aimait à lire au hasard certains passages :

« Le portique mesure un stade (soit 163 mètres) sur 17,65 m de large. Le mur du fond en pôros, d'une épais-



Van de Vender.

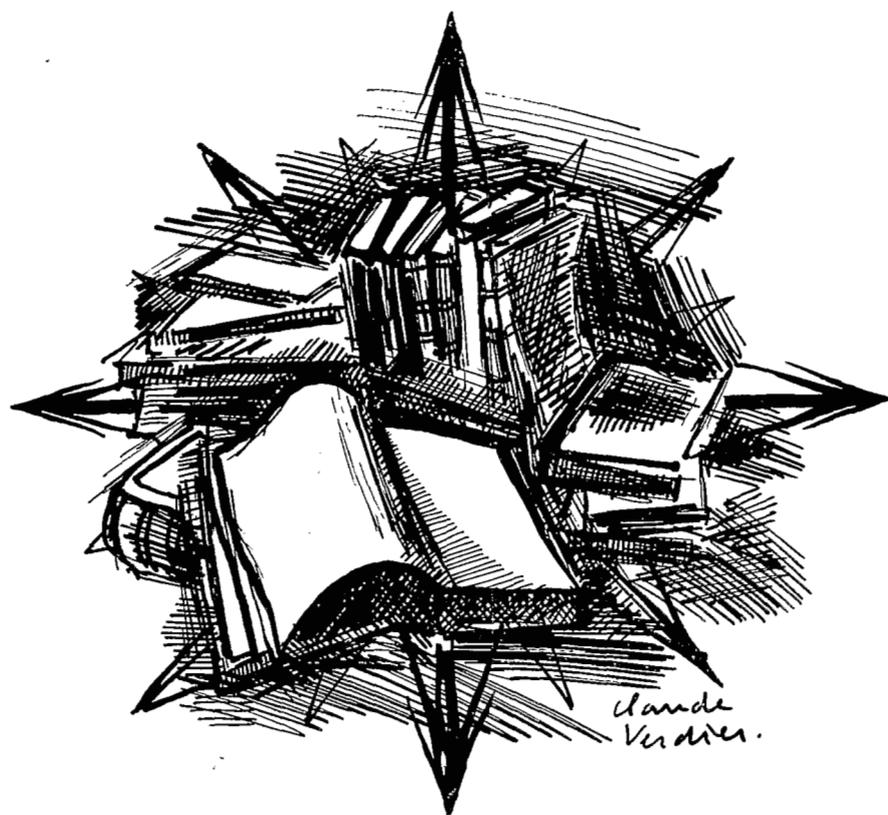
seur de 1,72 m est appliqué contre une puissante ligne de soutènement en béton armé qui maintient la terrasse supérieure avec le peripatos. L'intérieur est divisé en trois galeries par une rangée de 72 colonnes dont l'espacement indique qu'elles supportaient des solives en bois. La colonnade de la façade supporte une architrave en pierre... »

Ou bien encore :

« La ville compte actuellement 1 200 000 habitants, répartis en 1 200 logements de 24 étages chacun, tous construits sur le même modèle et possédant les mêmes commodités : eaux chaude, froide et tiède ; électricité, air conditionné parfumé différemment suivant les jours de la semaine, sonorisation collective, etc... Tout immeuble comporte au 12^e sous-sol une garderie d'enfants insonorisée. L'ensemble des garderies de la ville (225 018 places) est surveillé par une seule personne grâce à un système de télévision. Le ravitaillement des locataires se fait à partir d'un entrepôt central, géré automatiquement et situé à la périphérie de l'agglomération. Les commandes passées par l'ordinateur de chaque ménage sont livrées à domicile par l'intermédiaire d'un réseau de tubes pneumatiques. Ce procédé a permis d'augmenter de 3 unités de compte par tête d'habitant et par an le revenu de la ville... »

Lorsqu'il avait lu des textes semblables, le Prince disait tantôt « je sais », tantôt « je vois ». Il souriait et refermait le livre. Peu lui importait la pensée que les lieux décrits et qu'il avait autrefois connus aient pu changer. Il s'y promenait, montait les cent vingt marches qui conduisaient au temple-montagne ou à la pyramide, les dévalaient aussitôt, sautait au sommet d'une colonne pour admirer le paysage, volait au-dessus du lac sacré, remontait le fleuve à la nage et reconstruisait en un clin d'œil les colonnades détruites. Confortablement assis sous un arbre, contemplant tour à tour la mer et le ciel, écoutant le chant des oiseaux, il errait par la pensée d'un lieu à l'autre, analysait les sensations que lui provoquait la musique d'un nom étrange et visitait méthodiquement, livre en main, tous les monuments de quelque intérêt. S'il lui prenait envie de pousser plus loin, il consultait avec soin les destinations des avions ou des navires qui allaient partir, car il aimait la précision, en choisissait une et feuilletait pendant toute la durée du trajet le guide de la région qu'il allait visiter, un sourire éclairant son visage.

C'est vers cette époque, dit-on dans le Royaume, que le Prince Alphonse commença de faire ses plus plaisants voyages.



Claude Verrier.